

# Expédition du Dr Lenz au Maroc et à Tombouctou : [2ème partie]

Autor(en): [s.n.]

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **L'Afrique explorée et civilisée**

Band (Jahr): **3 (1881)**

Heft 1

PDF erstellt am: **22.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-131848>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Il atteint de 15 à 25 mètres, mais croît très lentement; son tronc est si élastique qu'un orage très violent peut bien le courber jusqu'à terre, ou l'arracher avec le terrain sur lequel il est enraciné, mais ne peut pas le briser. D'ordinaire son tronc a de 0<sup>m</sup>,30 à 0<sup>m</sup>,60 de diamètre. Quand il a vieilli et qu'on constate qu'il ne donnera plus que de mauvais fruits, on le découronne, puis on le coupe. Là où une civilisation supérieure a développé le goût de la construction des maisons, on s'en sert pour faire des poutres, des perches, d'épais madriers destinés à confectionner des portes pour les maisons des ksours; à Rhat, elles consistent simplement en morceaux de tronc de palmier liés ensemble par des courroies de cuir. Le bois étant rare au désert, cela donne du prix à celui du palmier, quoiqu'il ne soit pas de bonne qualité.

Dans la zone des palmiers, où il ne pleut presque pas, les palmes aussi sont très appréciées; beaucoup de maisons en pierre ou en briques en sont couvertes; on les enduit alors d'argile ou de chaux; mais souvent l'on se contente de huttes (*gourbis*) fabriquées simplement de feuilles de palmier; elles font d'excellentes couvertures pour les toits, car elles interceptent la chaleur tout en laissant circuler l'air. Cette architecture se voit beaucoup dans l'oasis de Djofra et dans le Fezzan.

Avec les fibres des palmes, les indigènes confectionnent divers ouvrages de sparterie, des nattes, des tissus, des sandales, des éventails, des paniers, des chapeaux; avec les filaments qui garnissent l'aisselle des branches autour du tronc, ils fabriquent des cordes. Enfin la souche leur fournit un combustible qui donne une chaleur intense.

En un mot, le palmier fournit aux habitants du désert nourriture pour eux-mêmes et pour leurs bestiaux, boisson, habitation, vêtement, combustible; seulement il ne leur fournit tout cela que dans une mesure restreinte, ce qui les oblige à chercher ailleurs le complément nécessaire pour la satisfaction de leurs besoins, et donne accès chez eux aux influences d'une civilisation supérieure.

---

## EXPÉDITION DU D<sup>r</sup> LENZ AU MAROC ET A TOMBOUCTOU

Nous reprenons le récit de cet important voyage au point où nous l'avons laissé dans notre précédente livraison, c'est-à-dire à l'entrée du Sahara proprement dit, à Tendouf. Le voyageur n'y resta que peu de temps. Arrivé le 5 mai 1880 il en repartit le 10, après avoir dit un adieu cordial à son ami, le cheik Ali, dont l'appui lui avait été précieux. Ce

dernier lui avait encore préparé la voie du Soudan central, en lui fournissant le meilleur guide qu'on pût trouver, un vieillard qui avait déjà parcouru cinquante fois environ la distance qui sépare Tendouf d'Araouan, dernière étape avant Tombouctou. Le docteur dut lui donner 600 francs, mais il n'eut qu'à se louer de sa conduite. La petite caravane comptait, outre le D<sup>r</sup> Lenz, deux interprètes, un guide, quatre domestiques, en tout huit personnes. Neuf chameaux portaient les marchandises, les provisions et dix-huit grandes outres pleines d'eau.

On peut voir, par la carte qui accompagne cet article et qui a été dressée d'après celle publiée par la *Revue de Géographie*, que les voyageurs atteignirent bientôt la région des dunes de sable appelée Iguidi. Là, ils observèrent un phénomène singulier. « Tout à coup, dit Lenz, on entend dans le désert, comme sortant d'une dune de sable, un son prolongé, étouffé, assez semblable au bruit d'une trompette. Il dure quelques secondes, puis il cesse pour reprendre dans une autre direction. » Le voyageur anxieux se demande si ce n'est point le signal de ralliement de hordes pillardes et trouve, après bien des recherches, que c'est le sable lui-même qui résonne. Il suppose que cela provient du choc des grains de quartz brûlants, qui sont simplement posés les uns sur les autres et qui se trouvent continuellement en mouvement. Les dunes de sable du Sahara peuvent se déplacer, absolument comme celles des Landes ou de la Hollande ; aussi est-il souvent très difficile aux guides de retrouver leur route, parce que les anciens points de repère n'existent plus. C'est, à cela que Lenz dut de perdre deux domestiques. Le premier, Hassan, Tunisien engagé à Tendouf, eut l'imprudence de vouloir, pendant la nuit, retrouver un bâton qu'il venait de perdre, il s'écarta de la caravane et ce ne fut que vingt minutes après son départ qu'on s'aperçut de son absence ; on alluma des feux, on déchargea des fusils, tout fut inutile ; il avait disparu pour toujours. Le second, Sidi Mohamed, étant fatigué, courut en avant de la caravane, s'étendit par terre et s'endormit ; quand les voyageurs passèrent près de lui, il ne les entendit pas et une demi-heure après seulement, on constata qu'il manquait ; il fut impossible de le retrouver. On doit forcément admettre que ces deux malheureux sont morts de soif.

Le 29 mai, la caravane atteignit l'Ouad Teli, lit desséché d'une ancienne rivière, où il suffit de creuser à peu de profondeur pour trouver de l'eau. Près de là se trouve la petite ville de Taodeyni, habitée par des Arabes de la tribu des Oulad Dhra'a. On y voit de célèbres mines de sel qui sont exploitées, d'après Barth, depuis l'année 1596. Le gisement

est très vaste et consiste en cinq couches, dont les trois supérieures n'ont qu'une faible valeur, tandis que la quatrième est la plus exploitée. La cinquième gît dans l'eau. Le sel qu'on en retire ressemble beaucoup à du marbre. Le terrain est concédé par petites parcelles aux marchands, par un caïd qui y demeure ; il prélève, comme indemnité, la cinquième partie du sel extrait, tandis que le reste devient la propriété de l'exploitant. Le prix du sel est soumis à de grandes fluctuations, selon les saisons de l'année et la situation politique du pays. Tout celui qu'on tire des mines est transporté à Tombouctou. Chaque année, des milliers de chameaux partent pour cette ville chargés chacun de quatre plaques de sel longues d'un mètre. Il y a près de Taodeyni les ruines d'une ville antique, on y trouve des murs de terre et de sel, et même des restes de charpentes, des ornements, des instruments en pierre fort bien faits. Taodeyni occupe le fond d'une dépression qui n'est qu'à 148 mètres au-dessus de la mer, tandis que la hauteur moyenne de la plaine saharienne est de 250 à 300 mètres.

Entre Taodeyni et Araouan, où le voyageur arriva le 9 juin, le sol se relève et l'on traverse de grandes plaines de sables, parsemées de petites dunes et de collines, de grandes étendues couvertes de blocs de pierre qu'on nomme El-Djemia, un immense champ d'alfa appelé El-Merâya, et enfin, une grande zone de dunes, au milieu de laquelle est Araouan.

Cette ville, située dans une région si déserte, où l'on ne trouve pas la plus petite plante, a cependant beaucoup d'eau. Les végétaux sont complètement desséchés par les vents brûlants du sud, et les chameaux doivent être menés fort loin pour pâturer. Araouan est un point central des caravanes, où s'arrêtent tous les marchands venant de Fez et de Maroc, de Tendouf, du Touat, du Tafilet, etc. Une grande tribu arabe, celle des Berébich, habite dans les environs d'Araouan et son cheik a une maison dans la ville. Elle prélève sur toutes les caravanes un droit de passage, s'engageant en revanche à veiller à la sécurité des marchands sur la route d'Araouan à Tombouctou. Ce droit est de 65 fr. pour un chameau chargé d'étoffes, et de 48 fr. pour celui qui porte d'autres articles.

On voit combien les transactions dans le désert sont difficiles, puisque les caravanes courent toujours le risque d'être pillées par les coupeurs de route, et que, si elles veulent se prémunir contre ce danger, elles doivent payer des sommes relativement considérables.

Araouan a été fondée en 1670, et l'un des descendants du fondateur, le chérif Sidi-Mohammed-Ben-Harib, occupe une position considérable dans la ville. Lenz apprit aussi qu'un certain Abd-el-Kerim, l'un des

meurtriers de M<sup>lle</sup> Tinné, habite Araouan. On lui dit que cette dame avait dû son malheur, non seulement à ce que les objets qu'elle possédait avaient tenté la cupidité des indigènes, mais encore à ce qu'elle avait eu l'imprudence de donner le nom de Mohammed à son petit chien, ce qui avait excité la colère des Arabes. On raconta aussi au voyageur que tous les effets du major Laing, assassiné en 1825 au nord de Tombouctou, ses vêtements, ses livres, ses flacons de médicaments, deux bouteilles de vin et quarante-cinq pièces de cinq francs, sont conservés aujourd'hui encore à Araouan. Il paraîtrait que d'autres motifs que la cupidité avaient armé le bras de ses meurtriers.

La ville insalubre d'Araouan est très peu peuplée pendant la plus grande partie de l'année, parce que les Arabes qui y possèdent des maisons n'y séjournent qu'à l'époque du passage des grandes caravanes.

A Araouan, le D<sup>r</sup> Lenz congédia le guide qu'il avait engagé à Tendouf, il vendit ses chameaux, en ne perdant, malgré la faiblesse de ces pauvres bêtes, que la moitié de leur prix d'achat, et en loua d'autres pour faire la route d'Araouan à Tombouctou. Quittant la première de ces villes le 26 juin, il atteignit sain et sauf la seconde, le but de tous ses efforts, le 1<sup>er</sup> juillet. A une journée de marche au sud d'Araouan, les dunes font place à la grande forêt de mimosas de l'Azaouâd, qui s'étend jusqu'à Tombouctou et même beaucoup plus au sud. L'explorateur constata qu'il était bien arrivé à la vraie limite du Sahara, car avant Tombouctou le paysage change. La monotone plaine est remplacée par des districts déjà riches en végétaux et en animaux, quoique l'altitude ne change presque pas. Araouan, est à 255<sup>m</sup> et Tombouctou à 245<sup>m</sup>.

Ainsi ce désert du Sahara, réputé si terrible, avait été complètement et heureusement franchi, et cela, en quarante-trois jours seulement, si l'on prend Tizgui comme point de départ et Tombouctou comme point d'arrivée, et abstraction faite des temps d'arrêt à Tendouf, à Taodeyni et à Araouan. Cela montre que l'énergie et une volonté ferme peuvent renverser bien des obstacles. Lenz prend place, à ce point de vue, à côté de Livingstone et de Stanley.

Quant au désert lui-même, il est bien moins affreux que ne le dépeignent la plupart des livres de géographie. On trouve des puits tous les huit ou neuf jours de marche environ ; or, le D<sup>r</sup> Lenz nous dit que les chameaux peuvent facilement se passer d'eau pendant ce laps de temps, et que, pour sa petite caravane, les outres que portaient les bêtes de somme étaient suffisantes. Il raconte aussi que la température est beaucoup moins forte qu'on ne le croit généralement. Quoiqu'il ait voyagé

pendant la saison la plus chaude de l'année, le thermomètre n'a marqué que très rarement plus de 45° et s'est maintenu en moyenne entre 33° et 35° centigrades. La petite caravane du docteur avait pris dès son départ l'excellente habitude de voyager la nuit. On levait la tente entre cinq ou six heures de l'après-midi et l'on marchait jusque vers sept heures du matin. A ce moment, on faisait halte pour toute la journée. C'est pour cette cause que l'on avançait si rapidement, tandis que les grandes caravanes ne font que quatre lieues par jour, et restent près de trois mois pour aller seulement de Tendouf à Tombouctou.

Lenz affirme que le sol saharien n'est pas aussi stérile qu'on le croit communément. Dans l'Iguidi, en particulier, on trouve en beaucoup d'endroits du fourrage pour les chameaux, et l'on voit souvent des troupes d'antilopes et de gazelles s'enfuir à l'approche d'une caravane. Du reste, un peu plus au sud, au cœur du Sahara, le 28 mai, le ciel se couvrit de nuages sombres et il tomba de la pluie. Le vent dominant dans la partie occidentale du Sahara est celui du nord-ouest qui tempère la chaleur. Quelquefois, surtout près d'Araouan, on ressent un terrible vent du sud (*enchach*) qui chasse le sable brûlant et cause de grandes souffrances aux voyageurs.

Lenz donne des détails assez nombreux sur la fameuse ville saharienne de Tombouctou. Nous comparerons sur quelques points sa description à celle que nous a laissée Barth. Nous ne parlerons pas de celle de René Caillé, car elle est fort inexacte, et quant au major Laing, toutes ses notes sont encore à Araouan.

Tombouctou n'a jamais été le centre d'un grand royaume. Fondée vers l'an 1100 à peu près, par une fraction des Touaregs, à l'endroit où ils avaient coutume de stationner, elle a grandi pendant des siècles, tantôt se gouvernant elle-même, tantôt soumise aux puissants empires qui existaient autour d'elle.

Elle joua un rôle important dans les luttes que se livrèrent ces différents États, en particulier le Sonrhaï et le Maroc. Une fois même, vers 1600, elle fut livrée aux flammes par une armée marocaine, et peu s'en fallut que toute la population ne fût massacrée.

Dans la première moitié de notre siècle, Tombouctou a souvent été en butte à des attaques des Touaregs, des Bambaras ou des Foulbes du Massina. Actuellement les habitants sont, pour la plupart, des Arabes ou des nègres sonrhaï, mais il s'y trouve aussi des indigènes de toutes les parties du Soudan. Tombouctou n'est gouvernée, ni par un roi, ni par un sultan ; une sorte de maire qui prend le titre de *kahia*, nous dit



Lenz, administre Tombouctou, et cette fonction est héréditaire dans la famille des Rami, arrivée dans le pays à la suite d'El-Khal, sultan du Maroc. Ce dernier, pour favoriser les nombreuses relations qui existaient entre la grande ville et son pays, avait fait planter, le long de la route que devaient suivre les caravanes, des pieux qui servaient de points de repère. Outre le kahia, on respecte beaucoup dans la ville la vieille famille des chérifs El-Bakkaï. C'est sous la protection du père du représentant actuel de cette maison que Barth s'était mis, et il n'eut pas à s'en repentir. Ce descendant de la grande famille, nommé Abadin, est un homme jeune, savant et ambitieux, qui jouera certainement plus tard un grand rôle dans l'histoire de Tombouctou.

Le D<sup>r</sup> Lenz, d'après les conseils qu'il reçut, ne suivit pas l'exemple de Barth, mais alla plutôt s'adresser au kahia, qui lui rendit le séjour de Tombouctou le plus agréable possible. Il lui donna une jolie maison et lui fit servir chaque jour un repas abondant et succulent, dont le pain de froment, le beurre et le miel, la viande de mouton et de bœuf, des poulets et du gibier faisaient les frais.

Lenz, de même que Barth, représente Tombouctou comme une ville bien déchue. Avant d'arriver dans la cité le voyageur le remarque, car il passe par une large ceinture de terrains vagues, où se rencontrent d'immenses amas de ruines qui se sont accumulées dans le cours des siècles. Si Tombouctou n'est pas très vaste, elle se distingue de toutes les autres villes de l'Afrique centrale par ses constructions solides. Il y a un très grand nombre de jolies maisons carrées, parmi lesquelles beaucoup ont un étage; elles sont construites en briques. D'après Barth, le nombre de ces maisons était de 980 à l'époque de son passage (1853).

Les rues ne sont pas toutes régulières; elles ont une largeur assez grande pour permettre à deux cavaliers venant en sens opposé de s'éviter et ont au centre une rigole pour l'écoulement des eaux, qui descendent en abondance des plates-formes des maisons lors des grandes pluies.

Les palais où résidaient autrefois les gouverneurs de la ville, ainsi que la citadelle que les troupes marocaines avaient élevée, n'existent plus. Il ne reste, comme monuments publics, que trois grandes mosquées, que Barth et Lenz signalent tous deux; l'une d'elles, celle de Sankore, située dans le quartier le plus élevé et surmontée comme les autres de beaux minarets, donne à l'ensemble de la ville un aspect fort imposant.

Lenz donne à Tombouctou 20,000 habitants, tandis que Barth n'évalue la population qu'à 13,000 âmes; mais ils sont d'accord sur le fait que les foires y attirent une nombreuse population flottante.

Actuellement Tombouctou n'est point prospère. L'industrie et le commerce y deviennent de jour en jour moins actifs, à cause des guerres que se livrent sans relâche les Touaregs, commandés par le grand chef Fandagoumou, et les Foulbes du Massina, que conduit Abadin. La guerre menaçait de se rallumer lors du passage de Lenz.

Tombouctou n'est en aucune manière une place productrice et industrielle, comparable à Kano par exemple. Toute l'activité se porte sur le commerce avec l'étranger. Ce commerce suit trois routes principales ; la première est celle du Maroc, la deuxième celle de Ghadamès et la troisième la voie du fleuve dans la direction du sud-est. Autrefois, le principal objet du trafic était l'or ; mais aujourd'hui il a cédé la place aux esclaves, qu'on tire principalement du Bambara où la population est douce et se livre à l'agriculture, et qu'on expédie sur le Maroc, Tunis et la Tripolitaine. Actuellement, le commerce de l'or est très réduit.

Des plumes d'autruche arrivent des contrées du Soudan, un peu de gomme et d'ivoire du Haut-Sénégal ; du nord, les caravanes apportent du sel de la mine de Taodeyni, des cotonnades bleues de provenance anglaise, du corail, du sucre, du thé et de la farine.

L'unité de monnaie est le *mithgâl* d'or, que Lenz donne comme valant 11 à 12 fr., tandis qu'au temps de Barth il en valait seulement 6 à 7 ; la valeur de l'or s'est donc accrue dans une proportion énorme. Pour beaucoup de transactions on se sert de coquillages appelés *kaouri*, dont il faut 4,500 pour faire cinq francs ; on comprend que pour des achats de quelque importance cette monnaie est fort incommode, car le temps qu'il faut pour la compter est nécessairement très long.

Il y a à Tombouctou, comme dans la plupart des villes arabes, des écoles, des bibliothèques, etc. Lenz a souvent reçu la visite de savants. Il se faisait passer pour un médecin ture, mais il s'apercevait bien que parmi les gens intelligents on ne le considérait pas sérieusement comme tel. Il avait plus de bonheur pour la pratique médicale, car il donnait souvent des consultations à des malades atteints pour la plupart d'ophtalmies. Ses remèdes (le plus souvent des sels anglais) étaient inoffensifs, car il savait que, dans le cas où le médicament aurait eu des suites fâcheuses, on n'aurait pas manqué de l'en rendre responsable.

Tombouctou est située à une journée de marche au nord du Niger ; la ville a beaucoup d'eau, et Lenz y essuya plusieurs orages très forts accompagnés de pluie.

Ce voyageur nous confirme un fait déjà cité par quelques géographes ; c'est que les Arabes regardent le Niger comme étant le même fleuve que le Nil, à cause de sa direction vers l'est dans la région de Tombouctou.



Le docteur quitta cette dernière ville le 17 juillet 1880, après avoir reçu les adieux des principaux notables, en particulier de Fandagoumou, et accompagné pendant quelques instants par une foule de plusieurs milliers de personnes. Il déclare qu'il n'a eu qu'à se louer de la conduite des habitants à son égard ; ils ne lui ont pas suscité le moindre embarras.

Pour atteindre le Sénégal, Lenz pouvait suivre la route facile des caravanes par le nord du Soudan ; mais, voulant visiter les pays Bambaras, il prit par le sud, et dès l'abord son chemin fut hérissé de dangers. Là où il voulut passer, des bandes de pillards, appartenant à la tribu des Oulad Allouch, occupaient tous les sentiers, arrêtaient toutes les caravanes et inspiraient le plus grand effroi aux populations. Lenz, qui ne trouvait que difficilement des gens pour l'accompagner dans une région aussi dangereuse, fut attaqué avant la petite ville de Basikounnou, par ces brigands qui commencèrent par s'emparer de la plus grande partie de ce qu'il possédait et firent mine ensuite d'en vouloir à sa vie. L'intervention du chérif, son interprète, qui se présenta comme le descendant du prophète, lui fut d'un grand secours.

Basikounnou, où s'arrêta Lenz, est le centre d'un pays très beau mais désert, formant une grande plaine fertile, parsemée de mimosas dans le Ras-el-Mâ à l'est, et de baobabs à l'ouest, entre Basikounnou et Sokolo ou Kala. La route entre ces deux villes fut longue et pénible ; un des serviteurs de Lenz y mourut du typhus, ses deux interprètes furent malades, et parfois lui seul se trouva à peu près bien.

A Sokolo, ville peuplée par 10,000 Bambaras, indépendants du sultan Ahmadou de Ségou, un chef arabe, parent du sultan du Maroc, reçut admirablement les voyageurs. De là sept jours de marche les conduisirent à Goumbou située au N.-O. Cette ville en forme réellement deux, séparées par un étang et pouvant compter ensemble 30,000 habitants. Au bout de quelques semaines Lenz et les siens arrivèrent à Bakhouinit, qui n'a que la moitié de l'importance de Goumbou. Le chef d'un village des environs leur offrit de les conduire à Médine, poste français sur le Sénégal, en passant par Nioro et Kouniakari. Nioro, le frère du sultan Ahmadou, lui prit son dernier fusil et quelques couvertures, en lui disant qu'il regardait cela comme un cadeau. A Kouniakari réside Bachirou, le plus jeune des frères d'Ahmadou. Entre ces deux villes Lenz trouva des villages nombreux, construits au milieu de grandes plantations de maïs, de sorgho, de canne à sucre, d'arachide, de coton. A partir de Kouniakari, avant laquelle on ne rencontre pas d'eaux courantes, le sol s'abaisse vers le Sénégal, les rivières paraissent et la flore se transforme.

Lenz arriva le 2 novembre 1882 à Médine, où il fut accueilli par M. Pol, chef d'escadron d'artillerie. De là à St-Louis, par le fleuve, le voyage fut très agréable, et à St-Louis même le gouverneur et la population firent au grand voyageur une belle réception.

Le docteur Lenz a taxé de chimérique le projet de M. Donald Mackenzie, tendant à inonder le désert, puisque le Sahara occidental se maintient à une altitude de 280<sup>m</sup> ; il a déclaré bon et utile, mais difficile et coûteux, l'établissement de lignes ferrées de l'Algérie au Soudan. Il a constaté cependant que ce dernier projet n'est pas d'une réalisation impossible, et qu'il augmenterait d'une façon considérable la production du Soudan, appelé à un grand avenir si l'influence des Arabes y est contre-balancée, et plus tard annulée, par celle des puissances européennes.

---

#### BIBLIOGRAPHIE <sup>1</sup>

LETTRES SUR LE TRANS-SAHARIEN. Constantine (Imp. Marle), 1881, in-8°, 52 p. avec carte. — M. F. Abadie a réuni dans cette brochure des lettres adressées par lui à l'*Indépendant de Constantine*, du mois de novembre 1879 au mois de mars 1881, sur le Trans-Saharien dont il est un zélé partisan. Opposé au tracé par le Hoggar, qu'a étudié la mission Flatters dont il ne méconnaît pas l'utilité au point de vue géographique, il recommande instamment la ligne Ouargla-Insalah comme ne devant donner lieu à aucune complication avec la Turquie, l'Angleterre ou le Maroc, et pouvant continuer facilement les lignes des trois provinces d'Oran, d'Alger et de Constantine. Indépendamment des considérations pratiques et économiques qui paraissent à l'auteur militer en faveur de ce tracé, ses lettres sont remplies de détails intéressants sur cette région, ses produits, ses habitants, etc., dus à la connaissance précise que lui ont donnée un long séjour à Constantine et des relations avec plusieurs des grands chefs du pays. La carte qui les accompagne indique d'une manière détaillée les lignes Ouargla-Insalah-Tombouctou et celle de Tripoli par Ghadamès à Insalah, ou à Rhat et à Kano.

<sup>1</sup> On peut se procurer à la librairie Jules Sandoz, 13, rue du Rhône, à Genève, tous les ouvrages dont il est rendu compte dans l'*Afrique explorée et civilisée*.